

confiance, non pas en ta fierté, mais en la grâce qui te soutient toujours. Il est bien vrai que tu es fier et qu'il vaut mieux pour un homme être fier que vaniteux; il est bien vrai qu'il y a une terrible passion dans ton esprit, que tu la considères comme une créance que tu n'as pas l'intention d'abandonner, « que tu préfères te considérer dans le monde comme un créancier qui n'a pas été payé, plutôt que d'annuler la créance » — et, cependant, toute fierté humaine n'est qu'une garantie peu solide.

Vois-tu, mon jeune ami, cette vie-là est un désespoir, cache-le à d'autres, tu ne peux pas te le cacher à toi-même, c'est un désespoir. Et pourtant, cette vie-là, en un autre sens, n'est pas désespoir. Tu es trop frivole pour désespérer et tu es trop mélancolique pour ne pas entrer en contact avec le désespoir. Tu es comme une femme en couches et, cependant, tu retiens toujours l'instant et tu restes dans la douleur. Si une femme, dans sa détresse, avait l'idée qu'elle donnerait peut-être naissance à un monstre, ou si elle commençait à réfléchir sur la nature de ce qu'elle mettra au monde, alors elle aurait une certaine ressemblance avec toi. Ses tentatives pour arrêter le cours de la nature seraient vaines, tandis que ta tentative est possible; car ce qui, en un sens spirituel, permet à un homme de créer, est le *nisus formativus* (104) de la volonté, et il est dans le pouvoir de l'homme lui-même. Que crains-tu donc? Ce n'est pas à un autre être que tu dois donner naissance, mais à toi-même. Et cependant, je le sais bien, il y a là-dedans quelque chose de grave qui secoue toute l'âme; l'instant où on prend conscience de soi-même dans sa validité éternelle est plus important que tout au monde. C'est comme si tu étais capturé et enlacé et que tu ne puisses jamais plus t'échapper, pour le temps et pour l'éternité; c'est comme si tu te perdais toi-même, comme si tu cessais d'exister; c'est comme si l'instant d'après tu le regrettais et que cela ne puisse pas être fait une seconde fois. C'est un instant grave et important, celui où on se lie pour une éternité à une puissance éternelle, où on se considère soi-même comme celui dont aucun temps ne doit effacer le souvenir, l'instant où, en un sens éternel et indéfectible, on prend conscience de soi-même comme celui qu'on est. Et pourtant, on peut bien ne pas le faire. Voilà un « ou bien — ou bien ». Permetts-moi de te parler comme je ne le ferais jamais en présence d'un tiers, parce qu'en un sens je n'y suis pas autorisé et que c'est surtout de l'avenir que je parlerai. Si tu ne le veux pas, si tu veux continuer à amuser ton âme avec les futilités et la vanité de l'esprit, alors fais-le, quitte la maison, expatrie-toi, va à Paris, offre-toi au journalisme, sollicite le sourire des femmes sans ressort, rafraîchis leur sang brûlant à la fraîcheur de ton esprit, que ce soit la fièvre tâche de l'activité de ta vie que de chasser l'ennui d'une femme frivole ou les sombres idées d'un voluptueux affaibli, oublie que tu as été un enfant, qu'il y avait de la piété dans ton âme et de l'innocence dans tes pensées, étouffe dans ta poitrine toute voix supérieure, végète dans la misère resplendissante des soirées, oublie qu'il y a un esprit immortel en toi, saigne ton âme jusqu'aux quatre veines; et lorsque l'esprit se sera éteint il y aura bien encore de l'eau dans la Seine

et de la poudre chez le marchand, et des compagnons de voyage pour n'importe quelle heure de la journée. Mais si tu ne le peux pas, si tu ne le veux pas — et tu ne le peux ni ne le veux — alors fais un effort, étouffe toute pensée séditionnelle qui aura l'audace de commettre une haute trahison envers ta meilleure nature, méprise toute la misère qui t'enviera tes dons spirituels, en les souhaitant pour elle-même afin d'en faire un usage encore plus mauvais, méprise la vertu hypocrite qui porte le poids de la vie à contre-cœur et désire pourtant qu'on lui rende honneur parce qu'elle le porte; mais ne méprise pas pour cela la vie, estime tout effort honnête, toute activité modeste qui se cache en humilité, et aie avant tout un peu plus de respect pour la femme; crois-moi, c'est d'elle que vient le salut, aussi sûr qu'il est de l'homme que vient la ruine. Je suis époux, et partial à ce titre, mais je suis convaincu que si même une femme a ruiné un homme, elle l'a aussi redressé, avec bonne foi et sincérité, et elle le fait encore; car sur cent hommes qui s'égarent dans le monde, quatre-vingt-dix-neuf sont sauvés par des femmes, et un est sauvé par une grâce divine immédiate. Et comme je suis d'avis qu'il appartient à un homme de s'égarer, d'une manière ou d'une autre, et que c'est la vérité pour la vie d'un homme, aussi bien que la vérité est pour une femme de rester dans la paix pure et innocente de l'immédiateté, alors tu comprends aisément qu'à mon avis la femme fait pleine compensation pour le dommage qu'elle a causé.

Que dois-tu faire? Un autre dirait peut-être: « marie-toi, tu seras alors obligé de penser à bien d'autres choses »; tout à fait vrai, mais il reste à savoir si tu trouves ton compte avec cela, et quelles que soient tes idées sur l'autre sexe, tu es trop chevaleresque pour te marier pour cette raison et, par surcroît, tu ne peux pas t'entretenir toi-même et tu ne trouveras guère quelqu'un d'autre qui soit à même de le faire. Ou on dirait: « demande un emploi, jette-toi dans les affaires, cela distraira, et tu oublieras ta mélancolie, travaille, c'est ce qu'il y a de mieux à faire ». Peut-être réussiras-tu à arriver au point où elle semble oubliée; mais elle ne l'est pas; par instants elle surgira, plus terrible que jamais, et elle sera alors peut-être en état de te prendre au dépourvu, ce qu'elle n'a pas pu faire jusqu'ici. Ajouté à cela que, quoi qu'il en soit de tes vœux sur la vie et sur ses occupations, tu as une idée trop chevaleresque de toi-même pour choisir un emploi pour cette raison-là, car ce serait bien une espèce de mensonge, de même qu'un mariage contracté pour cette raison-là. Alors qu'y a-t-il à faire? Je n'ai qu'une seule réponse: désespère!

Je suis époux, mon âme se sent fermement et indéfectiblement attachée à ma femme, à mes enfants, à cette vie dont je louerai toujours la beauté. Aussi, quand je dis: désespère, ce n'est pas un jeune homme exalté qui désire te faire tourner dans le maelstrom des passions, ni un démon railleur qui crie dans le naufragé; je le crie, non pas comme une consolation au naufragé; je le crie, non pas comme un état dans lequel il faut que tu restes, mais comme un acte qui demande toute la force de l'âme, tout son sérieux et toute sa concentration — car voilà